

Machisme et guimauve : une recette éprouvée

Autor(en): **Daumont, Eliane**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **72 (1984)**

Heft [1]

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-277083>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Roman rose : le Waterloo de l'émancipation

Des tirages qui font rêver, une diffusion qui touche des dizaines de millions de lecteurs aux Etats-Unis et en Europe, y compris en Suisse : la littérature sentimentale ne s'est jamais aussi bien portée. Ses ingrédients : la romance, l'exotisme, et surtout des rapports de force entre les sexes rigoureusement codifiés. Y aurait-il là une leçon à tirer pour les féministes ?

Machisme et guimauve : une recette éprouvée

Le roman rose a la vie dure. Ni l'émancipation des femmes, ni la libéralisation des mœurs, n'a réussi à le reléguer dans les poussières des greniers. Bien au contraire. Les vertus chères à la bourgeoisie ventripotente du siècle dernier renaissent de leurs cendres et rencontrent un succès éclatant. Décidément, l'histoire bégaie.

Ce sont surtout les jeunes filles qui sont les consommatrices acharnées d'histoires d'amour. Qui osera encore prétendre que le MLF les a enterrées toutes ? Elles sont toujours là, rêvant crinolines et rubans assortis, en attendant que le prince charmant vienne les enlever sur son fougueux destrier. Question sentiments, elles n'ont vraiment rien à envier à leurs romantiques aïeules... Les résultats prodigieux enregistrés sur le marché du livre par les romans à l'eau de rose en sont la preuve évidente : 30 % de toutes les ventes en livre de poche pour tel magasin à grande surface, 15 à 20 % pour une librairie de Genève.

Marché prospère

La prospérité de ce marché est le résultat d'une politique qui ne laisse rien au hasard... sentimental. La loi du profit joue : l'offre est soigneusement adaptée à la demande. Les éditeurs qui se lancent dans ce genre se multiplient et nombreux sont ceux qui ont inclus une série rose dans l'éventail de leurs titres. Ils disposent là d'une mine d'or et ils entendent bien en tirer le maximum de profit.

Pour le moment, c'est Harlequin, la maison d'édition canadienne spécialisée dans les histoires d'amour, qui se taille la part du lion. Derrière elle se pressent Tallandier, avec ses cent cinquante ans d'existence

rose, Trévis, Turquoise (Presses de la Cité), Duo (Flammarion), Delphine et Nous Deux anglaise.

« A vingt ans comme à quarante ans, il y a toujours de l'espoir pour un nouvel amour », clame la publicité. Rêve, évasion de la grisaille du quotidien à un prix raisonnable — 150 pages ne coûtent en effet que cinq francs — pourquoi se priver d'un plaisir que l'on dit innocent ?

Lamento continu

L'histoire, toujours la même, qu'on nous distille sur fond de lamento continu, — c'est fou ce qu'on rit peu, dans ces bouquins — paraît à première vue bien futile : un homme et une femme, évoluant dans des milieux diamétralement opposés, se rencontrent dans des circonstances qui sortent de l'ordinaire. Elle l'aime presque aussitôt en secret, mais croit qu'il ne l'aime pas, d'où conflit. On apprend bientôt qu'elle se trompe. Il est seulement jaloux de l'attention qu'elle porte aux autres, ce qui le rend proprement invivable. Tout finit par s'arranger et ils se marient invariablement à la 150e page, qui marque le terme de l'aventure... Pas de quoi fouetter un chat, direz-vous. Cependant, le dessous des cartes est loin d'être infantile.

L'héroïne est toujours de race blanche. C'est une très douce et très pure jeune fille, au physique de rêve. Elle ignore tout de son corps et de ses désirs et elle est le plus souvent sans ressources, ni fortune.

Quant au héros, c'est le beau ténébreux musclé et macho, dont toutes les femmes sont folles. Il est généralement plus âgé que sa future partenaire et contrairement à elle,

il a une expérience certaine de la vie et des femmes. Son mépris pour elles est à la mesure de l'or dont il les couvre : après tout, servir d'exutoire à ses instincts, ça se paie, et il en a les moyens. Son but avoué, être le premier partout, y compris dans le cœur et le corps de l'héroïne, dont la virginité est le seul atout.

Elles sont battues...

« D'un mouvement soudain auquel elle ne s'attendait pas, il arracha le peignoir qui couvrait ses épaules et ce ne fut que lorsqu'elle sentit la morsure du fouet et une douleur intolérable qu'elle comprit ce qu'il avait l'intention de faire. Elle étouffa un cri, mais demeura immobile et reçut le coup suivant (...) qui tomba en déchirant sa peau. »

(Barbara Cartland, *La tour du bonheur*, p. 132)

« Bouleversée, elle n'eut aucun soupçon de ce qu'il allait faire. Comme dans un brouillard, elle distingua l'éclair de la cravache qu'il levait très haut. (...) Une douleur fulgurante pénétra entre ses épaules comme un poignard. »

(Barbara Cartland, *Le baiser du diable*, p. 104)



Les modes changent...



... le prince charmant...



... résiste

Soumises et heureuses de l'être

Chez les Delly et autres du Veuzit, les femmes n'exercent pas d'activité lucrative, sinon celle de dame de compagnie, à référence douce France catholique. Elles sont donc impuissantes face aux décisions que prennent leurs familles à leur endroit. Soumises, soumises et heureuses de l'être...

La situation est différente, très vingtième siècle besogneux, chez les auteurs d'Harlequin. Ici, le métier dépend de la collection que l'on consulte. Dans la série courante, les femmes occupent des positions typiquement féminines : elles sont secrétaires, institutrices, infirmières, dessinatrices de mode ou vendeuses, mais dans des boutiques de luxe plutôt que dans le supermarché du coin. Dans la série « or », elles ont des métiers plus prestigieux : agronomes, médecins, vétérinaires et même plongeurs sous-marins. Cependant, leur profession n'exerce aucune influence sur leur comportement. Elles ressemblent comme des sœurs aux nobles et fières pucelles de Delly, bigotisme et patriotisme en moins. L'homme, toujours l'homme, est au centre de leurs préoccupations et se perd dans « son étreinte passionnée » est leur unique désir.

Age limite : la trentaine

La série « Chance », chez Harlequin toujours, met en scène des femmes ayant derrière elles un drame affectif. Elles ne sont donc plus tout à fait roses, bien qu'elles aient à peine... 26 ans. D'après les slogans publicitaires, elles peuvent malgré tout prétendre à un nouvel amour. Encore faudra-t-il qu'elles y mettent les formes et ne traînent pas dans leur sillage un gênant petit témoin du passé. Autre handicap, réhivitoire celui-là, pour qui souhaiterait refaire sa vie avec « Chance », c'est l'âge : passé le cap de la trentaine, il n'y a plus aucune illusion à se faire. Vertige...

Les figurants qui gravitent autour des héros ont peu d'influence sur le déroulement de l'intrigue. Cependant, ils sont significatifs des valeurs que défend le roman rose. Ceux qui se permettent d'enfreindre l'ordre bourgeois y sont impitoyablement anéantis. Parmi les cibles sur lesquelles on tire à gros boulets, on trouve les femmes émancipées : soit ce sont des femmes de tête à l'allure virile, soit des femmes fatales par qui le scandale arrive. Elles paient leur liberté d'esprit au prix du vide affectif. Si par malheur elles arrivent à prendre un homme au piège, c'est qu'il a la virilité bredouillante. A ce titre, les auteurs le retiennent alors prématurément du jeu, laissant à la mort le soin de l'auréoler de gloire... C'est à travers les rejets mâles de ces hommes qui ont failli, que le roman rose se venge des femmes qui ont l'audace de déclarer que les dés sont pipés. D'abord, leurs auteurs démontrent le rapport de causalité qui existe entre la femme libérée et la mère indigne. En effet, la non-sujétion aux règles édictées par l'homme a pour conséquence inéluctable l'incapacité à aimer selon ces mêmes règles, d'où maternage déficient. Cela étant posé, il leur est facile de justifier le comportement de salaud de ces anciens enfants mal-aimés à l'égard des femmes : ce ne sont pas les hommes qui sont coupables de leurs actes de violence, mais les femmes qui n'ont pas su les aimer assez.

Cro-Magnon de choc

Dans ce type de littérature, les femmes n'existent d'ailleurs que par rapport au désir des hommes. Elles doivent constamment se soumettre à leur demande et si elles s'y refusent, on emploiera la force. La plupart de ces histoires d'amour décrivent le plus calmement du monde des scènes de violence, où le Cro-Magnon de choc empoigne sa victime par « son abondante chevelure tombant en cascades sur ses frêles

...violées après avoir été enlevées...

« Elle n'avait aucune aide à espérer, aucune pitié à espérer. (...) Tous ses cris ne changeraient rien au sort épouvantable qui désormais était scellé. Son corps était toujours endolori par l'étreinte de ses bras puissants. Sa bouche, meurtrie par ses baisers sauvages. Et penser que, maintenant, il allait... « Seigneur, sanglota-t-elle, (...) qu'il soit maudit ! » (...) Il apparut alors au pied de la couche, silencieux, sans un bruit. Dans ses yeux brillait un feu insoutenable. Ses lèvres dures esquissaient un sourire cruel. Et ce fut d'une voix chaude et profonde, mi-fâchée, mi-narquoise, qu'il s'enquit : « Eh bien, madame, dois-je vraiment jouer les valets de chambre avant de conquérir le titre d'amant ? »

(E.M. Hull, *Le Cheik*, pages 38/39)

épaules » et l'entraîne dans sa caverne. Consentante ou non, quelle importance ? Chacun sait que les femmes adorent être forcées... Rose oblige, les auteurs tirent un voile pudique sur les draps souillés par le sang des jeunes filles violées et ils ne brandissent pas d'organes sexuels au premier plan. C'est du reste la seule différence entre le roman rose et le roman pornographique. Car sous le ciel qui rougeoit et les palmiers qui ondoient, les femmes subissent les mêmes violences, la même aliénation, que dans les maisons closes. Que ce soit au

nom du plaisir ou au nom de l'amour — les victimes tombent toujours amoureuses de leurs bourreaux —, n'y change rien.

Patriarcale et capitaliste

On voit que le roman rose est loin d'être aussi innocent qu'on veut nous le faire croire. Derrière les philosophèmes vagues, les banalités plantées dans un décor somptueux, soleil garanti au rendez-vous, derrière l'intrigue toute plate, à laquelle personne ne croit vraiment, se cache une conception despotique du monde. L'esprit du genre consacre la supériorité de la culture blanche, patriarcale et capitaliste, et érige en vertu la situation de dépendance des femmes à la volonté toute puissante de l'homme.

N'ayons cependant pas la naïveté de croire que les fantasmes roses sont le résultat de la gésine créative de quelques médiocres graphomanes. Ils ne sont que le triste reflet de la réalité. Ne connaissons-nous pas toutes des femmes qui, le matin venu, assortissent leur ombre à paupière à la couleur de leur œil au beurre noir, ou qui dissimulent leurs « bleus » sous d'amples vêtements ? Les femmes ne sont pas seulement battues, violées et opprimées dans le roman rose, elles le sont aussi dans la vie de tous les jours.

Le roman rose normalise les violences faites aux femmes, et ça, c'est grave. Ça l'est d'autant plus que son appellation « rose » contrôlée lui assure une très large diffusion. On le trouve aussi bien entre une scarole et deux briques de lait, que dans les kiosques de gare et les librairies. Et contrai-

rement aux romans pornographiques que l'on cache honteusement entre deux revues respectables, par peur du jugement d'autrui, le roman rose n'éveille aucun sentiment de culpabilité chez ses consommateurs. Il n'a pas de détracteurs, tout le monde s'entend pour le déclarer innocent. De cette manière, le message sexiste qu'il véhicule *sotto voce* et sans avoir l'air d'y toucher, peut se frayer un chemin insidieux dans l'inconscient des lectrices, et finit par leur imposer sa vision particulière du monde.

En tentant de démontrer que les femmes sont soumises par nature, le roman rose confirme toutes les idées reçues sur la féminité. Il renforce donc le sexisme. En laissant croire qu'une petite poignée de dominants fait le bonheur de ceux qu'ils dominent, il rend impossible toute prise de conscience qui irait dans le sens d'une plus grande justice. Plus que la sentimentalité un peu « bête » qui s'en dégage, ce sont ces contre-vérités enveloppées dans une

luxueuse hypocrisie, qui gênent, dans le roman rose.

Eliane Daumont

...et finalement tuées, si elles ne plaisent plus

« Puis, avec une lenteur étudiée, il tira son poignard des plis de sa ceinture. Et, toujours avec la même lenteur, l'enfonça dans le sein de la malheureuse. (...) Il essuya la lame ensanglantée sur la robe de sa victime avant de la replacer dans sa ceinture. Ensuite de quoi seulement, il repoussa le cadavre. »

(E.M. Hull, *Le Cheik*, p. 138)

...ou après avoir été contraintes au mariage...

« ... Lui saisissant les cheveux, il lui tira brutalement la tête en arrière, l'obligeant à le regarder. (...) Sans se soucier de ses plaintes, il lui arracha son chemisier et son pantalon. Nicole tenta de se débattre, mais il lui prit les lèvres dans un baiser sauvage, dépourvu de tendresse et même de désir. (...) Sa bouche errait avidement sur la gorge de la jeune femme, à présent, tandis que ses mains meurtrissaient sa peau nue et délicate. (...) Soudain une fulgurante douleur la transperça, et un cri aigu lui échappa. Elle se mordit la lèvre si fort qu'elle eut un goût de sang dans la bouche. Tout son corps se pétrifia, et des larmes amères roulèrent lentement sur ses joues. »

(Sara Craven, *La reine de la Mariposa*, p. 141/142)

